

# 1. LE PORTRAIT

## pitre et poète

« Ado, quand on est goal au foot et qu'on encaisse des buts, on n'a plus qu'à faire le pitre ! » Goal et pitre donc, jouant aux fantômes avec les filles, car n'osant pas encore jouer au docteur, se tordant de douleur, agonisant dans des duels atroces en se tenant le ventre, et gigotant de longues minutes avant que mort s'ensuive dans les ornières du « terrain de derrière », le petit Jacques, ses frères et ses copains égaient de leurs fanfaronnades les rues de Douai, ville historique et touristique du Nord. Son beffroi classé au patrimoine mondial de l'Unesco et ses Géants itou.

Douai, il y a quarante-cinq ans. « C'était en 58, l'année du Général – lequel ? je ne le savais pas – disait le docteur, qui ne cachait pas ses opinions et qui était un bon docteur ! »

Une petite géographie rimbaldienne s'esquisse, sans que nul ne s'en préoccupe, comme ça, « Ni fée, ni affaire ! » : Jacques Bonnaffé naît quai d'Alsace, en face d'un canal, à quelques mètres de la maison des sœurs Izambard, où l'Arthur est venu un p'tit siècle auparavant se réfugier, et brouillonner d'une main mal assurée les *Cabiers Demeny*, nom du stade de foot de Douai. Mais aussi du poète décoratif auquel Rimbaud adressera, non sans ironie peut-être, la « *Seconde lettre du Voyant* », signal du

bouleversement radical de l'esthétique rimbaldienne. Ne pas confondre toutefois Paul Demeny avec son frère, Georges Demeny, professeur d'éducation physique et de physiologie appliquée, maître de l'École française d'Éducation physique, et qui serait le premier inventeur du cinéma. Le passage par Douai est important dans l'œuvre de Rimbaud, dans son éclosion. Il écrit à son professeur Izambard : « Vous êtes heureux, vous, de ne plus habiter Charleville ! Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province... » Rimbaud veut « s'encraper » : « Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre voyant... Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens. »

Comme il n'est de bonnes métaphores que filées, lorsque la famille Bonnaffé quitte les reflets noirs de la Scarpe, vieux canal honorable qui coulait devant la maison natale du quai d'Alsace et qui, dit-on dans les livres d'histoire, donna naissance à la bonne ville de Douai en la dotant d'une intense activité commerciale, elle emménage tout à trac dans le quartier populaire des blocs, rue de Charleville. Bien que les parents fussent tous deux professeurs et férus de littérature, ce n'est certainement pas sur les traces de Rimbaud qu'ils marchaient.

La famille s'agrandissait et les murs devenaient trop étroits. Le fameux principe de réalité. Six garçons, une fille et deux parents, il faut de l'espace ! Dans les premières années, la solution aux problèmes de transport prend les formes d'une 403 bleu marine qui, dans ses moments de gloire, ne contient pas, en une même virée, moins de neuf personnes. Dont deux, les deux derniers de la tripotée, sur les genoux de maman à l'avant. Une chevauchée héroïque en somme, cavalcade épique et tonitruante entre deux relais de poste comme dans les grands romans d'Alexandre Dumas. Une année, même, avec cet attelage-là (plus une 4L), la tribu Bonnaffé se déplace jusque sur les bords d'un lac en

Tchécoslovaquie grâce aux vacances sociales et pas chères de la CCPM, les magasins des mines. Il fallait être un peu cinglé, ou alors, ce qui était le cas, avoir pas mal bourlingué sur les routes du Nord, de week-end en week-end, de Douai à Hesdin, chez les cousins, où à peine garée, la voiture explosait à la manière d'une boîte d'épinards entre les poings de Popeye. Le trajet vers cette ville de l'Artois, aujourd'hui avalé en moins de trois quarts d'heure, semblait durer des heures. Béthune, Lens et la vision des terrils en série exposant au grand air le ventre de la terre. « Les parents disent : le dimanche, il faut faire respirer les enfants, et paf ! Ils mettent tout ça dans une boîte qui s'appelle la 403. Quand ils l'ouvrent ça déborde sur les trottoirs d'Hesdin, les sept gosses crient à tue-tête Hesdin ici, Auchy-les-Hesdin, à la façon des chefs de gare ! » La tribu ne manque pas d'air et joue les envahisseurs. « Nous descendons de cette baignole comme des brigands ! »

Jacques est l'avant-dernier de cette fratrie éclatante. Il n'est cependant pas toujours facile de trouver sa place lorsque l'on récupère les pantalons de ses aînés... « Les frangins, ça occupe l'espace, on est toujours au supplice de la jalousie et de la fanfaronnade. Bien plus tard, en allant voir un psychanalyste, je lui ai demandé, assez connement d'ailleurs, comment s'appelait la partie œdipienne qui se joue avec les frères et les sœurs. Et s'il convenait d'élucider cette obscure bataille entre la haine et l'émerveillement. Dire combien on se sent fort en tribu et quelle difficulté l'on a à s'en défaire. L'envie irrépressible de s'engager sur les traces des grands, lire les mêmes livres, écouter la même musique, et en même temps ne pas le supporter. »

Enfant, l'un de ses contes préférés sera *Le Petit Poucet*, « cet enfoiré ! Le p'tit gars qui se fait bien voir en sortant sa fratrie des pattes de l'ogre... » À tel point que parfois même il a de la peine pour l'ogre et trouve bien de rentrer à la maison et de

beugler en ouvrant les portes de la cuisine : « Ahhhhhhhhhhhhhhhhhhh qu'est-ce qu'il y a à manger ce soir !!! » Il faut toujours que Jacques se fasse remarquer... C'est que la concurrence est rude, pas facile de pleurnicher au milieu de cinq frères à poil dur et au rire sonore qui balaye la table. Pourquoi ne pas les croquer ?

« Une certaine maladie de l'originalité touchait notre famille. Marquée de modestie par le Nord ambiant et les prêches du père, on n'en passait pas moins notre temps à des occupations bravaches. Cela réjouissait secrètement la mère sans doute, c'était aussi une façon d'exorciser nos manques, budget serré. Vieux principes et culottes courtes. Un sentiment vif du ridicule qu'il fallait contourner d'urgence... Alors on fait le fanfaron. Qu'est ce qu'on a pu se faire voir pour se faire oublier ! » Tapageurs par défaut souvent ! Et là, dans la famille, afin de ne pas ressembler à des petits veaux, un mot : anticonformisme. « D'un certain frère, on moquait l'anticonformisme, espérant bien être l'anticonformiste de cet anticonformiste-là. Les professeurs disaient « on se distingue, les Bonnaffé ! » Avec une ironie lasse d'avoir déjà eu les grands frères. L'anticonformiste peut tout retourner sous prétexte d'intuition, il entend parfois tous les arguments, se mélange un peu, mais prend toujours avantage à ne pas penser comme son voisin. »

Pendant les grandes vacances, la famille explore la France, séduite par la beauté et les contrastes de la campagne française, de l'Alsace à la Bretagne en passant par l'Auvergne et ses fossiles... Il faut res-pi-rer ! Les deux parents profs de lettres, papa prof de lettres classiques, tout est prétexte à pédagogie ludique et inventive. Les parents sont engagés, ils militent. À une époque où ce n'est facile nulle part et peut-être moins encore dans le Nord qui semble comme déconnecté de l'actualité, ils se battent pour l'Algérie. Ils organisent le soir des réunions à la maison,

auxquelles ne sont pas conviés les enfants, et qui semblent bien étranges au petit Jacques. Si comme tout adolescent qui se respecte, Jacques Bonnaffé contestera ses parents au moment voulu, il aime à prolonger en pensant à eux une part de ce qui a été leurs idéaux. Comme celui de croire au pouvoir de la culture. « Mon père a une maladie très encombrante, il est extrêmement tolérant. Elle est même un peu circonflexe cette maladie, il irait presque parfois aimer des gens qu'il rejette. Ce n'est pas quelque chose que je copie, je suis un peu comme les gens de mon époque et, sans le vouloir, je ne me pose pas la question de la tolérance. L'intolérance est presque une question d'hygiène nécessaire aujourd'hui. C'est une manière de s'éveiller, s'ébrouer au monde, et de se dire que l'on a son propre point de vue. C'est le catholicisme qui a permis à mon père d'aller chaque jour dans cette voie-là, une notion de partage qui est en sommeil chez moi qui suis aujourd'hui un mécréant, complètement athée. »

Enfant, l'Église impose ses rituels. Tous les dimanches la même cérémonie. Alors, lorsque tout explose, à dix-sept, dix-huit ans, quand la sève est du champagne, la religion est la première à valser, pour d'autres ferveurs. Dans une église, la lumière tombe du ciel, elle est comme preuve insaisissable de l'existence d'un Dieu. Les fenêtres se nichent le plus haut possible dans les cathédrales, afin de capturer les plus subtils rayons de luminosité. Au théâtre, c'est une obscurité que l'homme tente de capturer, non par malice, mais pour inverser le processus religieux. Le théâtre est par excellence le lieu de l'impiété. On y célèbre les esprits, pas le Saint-Esprit. De même si la religion ne se réclame souvent que d'un seul livre, le théâtre prône la multiplication des lectures. C'est là, peut-être, que Jacques espère trouver son salut ! Les premiers émois culturels proviennent de la lecture. Les premiers livres. Le premier changement de température, la première sensation de chancellement, d'étourdissement par les

mots, c'est à la Comtesse de Ségur qu'il les doit et à des titres qui semblent d'un bonheur inaccessible, *L'auberge de l'ange gardien*, *Mémoires d'un âne*, mais aussi *Le dernier des Mobicans*, *Moby Dick*, *Madame Bovary* (interdit au jeune lecteur ! Merci papa pour ce supplément d'émoi)... Bien avant les spasmes feuilletonesques d'Harry Potter, le lecteur en herbe découvre avec une béatitude certaine la dépendance à l'écriture et demande sans relâche à sa maman pourvoyeuse d'histoires, les volumes suivants. Encore un trait rimbaldien, la boulimie et la mère parfois raide, qui mène sa progéniture en ville, et le mercredi après-midi ouvre les portes de la bibliothèque municipale. « Des vieilles dames lisaient des contes en ar-ti-cu-lant. » Les premiers émois culturels sont liés à la ville, Douai, qui n'est pas un trou. « La diversité culturelle m'a toujours fait frétiler ! Ça me rend intenable... Dans le Nord, combien de gens disent : « il y avait du théâtre ? Où ça ? On nous prévient jamais... Une expo chez nous ? Un concert... Ah bon, on nous dit jamais rien. » Les gens accusent vaguement le monde, ils éprouvent un certain contentement à jouer leur propre modestie, ce qui me met hors de moi. En revanche, quand une grosse connerie passe, ça, ils sont au courant ! Quand dans une ville, il y a une bonne librairie, une bibliothèque, un théâtre, c'est déjà énorme ! À Douai, il y avait à proximité nombre d'horizons culturels, à commencer par une frontière grisante : la Belgique. Je me souviens d'une certaine lourdeur de mon environnement, chez mes camarades de classe, à se mouvoir vers cet ailleurs... La culture, c'est aussi le passage d'une frontière. Quant à la poésie, j'ai compris en cinquième qu'elle était essentielle. Grâce à Rimbaud. Auparavant j'en avais déjà entendu sur des quarante-cinq tours, des chansons de Léo Ferré ou Joan Baez qui chantait *Pauvre Rutebeuf*. Avec la leçon sur *Le dormeur du val*, que je n'ai pas oubliée, j'ai compris qu'il y avait peut-être deux façons de dire Rimbaud. Celle que le professeur

découpait pour nous et celle que nous produisions à l'intérieur de nous-même. Je me suis intéressé à Rimbaud un peu pour Charleville, j'ai senti une belle solidarité avec cette partie-là de son existence : l'élasticité Charleville-Douai ! Ses fugues et ses escapades. Personne n'a sa précocité, ni ses raisons, mais l'idée aventureuse de s'arracher me plaît bien plus que celle de célébrer en boucle l'appartenance. « T'es bien ici, pourquoi irais-tu voir ailleurs... » Certainement à cause des parents qui nous emmenaient dans des virées dominicales incroyables, j'ai dû prendre un peu de cette envie d'aller voir ailleurs. »

Influencé, poussé par les parents, les grands frères, Jacques bouscule chaque jour un peu plus loin ses frontières. Il y a dans l'éducation qu'il reçoit une curiosité, une liberté qui se méfie des dogmes. « Mes parents ne m'emmenaient pas au théâtre pour ma bonne éducation. Incidemment, sans le savoir, ils m'ont constamment emmené vers des choses dont je ne soupçonnais pas l'existence. » Rien à voir avec un môme que l'on emmène à des ballets classiques parce que c'est bon pour son futur équilibre social. Parmi les premiers spectacles auxquels assistent Jacques, il y a *Le chat botté* avec un homme en collant rose, nu ! Au théâtre municipal. Stupéfaction, la féerie totale. « De ma première représentation, je me souviens de la sensation des lumières et d'un décor de toile peinte. Je n'imaginai pas que l'on puisse faire plus beau... Je m'en suis remis ensuite ! Il y avait des grands panneaux qui représentaient la forêt... À trente-cinq ans, je suis devenu copain avec le concierge du Théâtre de Douai, qui m'a emmené dans les réserves et m'a montré la collection de toiles peintes, certaines datant de 1800 et qui servent encore... Il y avait celles du *Chat botté*. » C'était aussi le temps des troupes de tous, amateurs, semi-professionnels, sur des tréteaux, dans toutes les salles. Avant Peter Brook, la troupe de la Cartoucherie, Jean-Pierre Vincent et nombre de noms de cette envergure sont venus jouer à Douai.